

publiions des annonces, faisons-la connaître, et engageons les gens à venir mais non pas en leur accordant une prime. Toutes les associations ouvrières, dans tout le pays, sont opposées à ce que nous payions pour faire venir des journaliers et des artisans qui leur feront concurrence. Je suis en faveur de la colonisation du pays au moyen d'annonces.

M. McNEILL.—Je dois dire que je ne peux pas approuver tous les principes énoncés par M. Roome. Je ne peux pas croire qu'il y ait couflit d'intérêts entre le Nord-Ouest et les vieilles provinces. Je crois que si on agissait d'après une semblable proposition, la Confédération cesserait d'exister. Il me semble que nous formons un seul pays, et que ce qui sera avantageux pour le Nord-Ouest le sera pour les vieilles provinces. Il est admis par tout le monde qu'il serait avantageux de coloniser le pays. Il me semble qu'il y a quelque chose de défectueux quelque part. Il y a une multitude d'hommes dans la mère-patrie, à la connaissance personnelle de M. Burgess, et comme je le sais moi-même personnellement, ayant vécu au milieu d'eux pendant plusieurs années—il y a, dis-je une multitude d'hommes qui feraient de bons cultivateurs, qui sont habitués depuis leur enfance aux travaux pénibles, des hommes qui ne craignent pas ces travaux, mais qui seraient heureux de s'y livrer en y trouvant des bénéfices. Quel est l'état des choses ? En Angleterre, ces hommes ne sont réellement que des garçons de ferme. Ils renoncent à l'agriculture, ils abandonnent les districts agricoles et s'en vont dans les villes. Ici, nous avons des centaines de milliers d'acres de terre inexploités, et il me semble qu'il y a là quelque chose de radicalement défectueux, que nous devrions chercher à faire disparaître ; sur ce point je partage l'opinion de M. McGregor.

M. WILSON.—Voici une question que j'aimerais à poser : Si nous peuplons le pays avec les immigrants dont parle M. McNeill, des hommes avec leurs familles, qui doivent être assistés pour venir dans notre pays, comment feront-ils pour vivre pendant qu'ils s'établiront ? Je suis en faveur d'une bonne classe d'immigrants, autant que l'est M. McNeill, mais je suis opposé à faire venir ici des gens qui sont trop pauvres pour payer leur passage eux-mêmes, parce que je ne crois pas que cette classe d'immigrants soit désirable pour notre pays. Je crois que tout homme industriel, prudent peut économiser assez d'argent dans son pays pour lui permettre d'émigrer s'il le désire. Je crois que l'homme qui n'est pas économe n'est pas le colon dont nous avons besoin dans le Nord-Ouest.

M. ROSAMOND.—Je crois que nous devrions assister les gens pour venir ici, et ne pas nous contenter seulement de publier des annonces. Il est de la plus grande importance pour le Canada que le Nord-Ouest soit peuplé aussi rapidement que possible. La même chose a eu lieu dans l'Ontario, lorsque les colons ont été assistés pour y venir, et on leur a fourni des outils, des couvertures et de quoi vivre pendant un certain temps. Plusieurs d'entre eux sont devenus à l'aise et ils ont été d'un grand avantage pour la province.

Ayant lu la transcription ci-dessus, je l'ai trouvée exacte, en ce qui concerne mon témoignage.

A. M. BURGESS.